XVIIe ANNÉE – N° 5722 – LUNDI 2 JUILLET 1906

LA CROIX
DE ROUBAIX-TOURCOING

PARIS, VIIIe
5, rue Bayard, 5,
Téléphone : 514,36 — 524,45

84, Grande-Rue, 84

85, Rue des Ursulines, 85

LILLE
15, rue d'Angleterre, 15.
Téléphone : 672

ADVENIAT REGNUM TUUM

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie française.

Lettre d'une Recalée AU BREVET DE CAPACITÉ

Arras, 20 juin 1906.

Ma chère Yvonne,

Te rappelles-tu la parole que tu m'as dite aux dernières vacances et qui me fit tant de peine? Je préparais mon brevet : un jour je te vis triste et tu me dis : « Suzanne, quand tu auras ton brevet, tu seras fière, tu ne m'aimeras plus. » J'ai pleuré à ce mot et je t'ai promis de ne t'oublier jamais.

Tu as cru à mes paroles, je crois, car, je t'assure, j'étais sincère. Mais enfin, s'il te restait un doute, aujourd'hui tu peux te rassurer. L'examen est passé et je n'ai point mon brevet.

Mais, aussi, devines-tu le devoir français qui nous fut donné? En voici le texte :

« Un écrivain contemporain, Anatole France, fait dire à un personnage de l'un de ses romans, qui a donné deux sous à un mendiant : « Je viens de commettre une mauvaise action, je viens de faire l'aumône ». Pourquoi est-ce souvent une action peu louable de faire l'aumône? »

Vous indiquerez quels sont selon vous les meilleurs moyens de venir en aide aux malheureux ».

Je n'ai rien compris à ce devoir.

J'étais toute petite encore que maman m'apprenait à faire l'aumône. Quand un pauvre se présentait chez nous, elle voulait que son obole passât par mes mains et moi j'étais heureuse, car je sentais que le pauvre aurait eu du pain le soir.

Dans l'église de notre village, il y avait un grand et beau vitrail; on y voyait saint Martin, partageant son manteau avec un pauvre. Maman me le montrait et puis elle me faisait voir en face le Sauveur apparaissant au Saint et couvert de ce même manteau et elle me disait : « Vois-tu, petite, les pauvres ce sont les membres du bon Dieu, c'est Dieu qui se cache sous leur misère ». Puis dans le grand Evangile, aux belles illustrations, elle me faisait lire cette parole de Jésus : « Ce que vous ferez à ces pauvres, c'est à moi-même que vous le ferez ».

Il y avait près de chez nous un malheureux perclus; on ne le voyait jamais hors de chez lui. Un jour, maman me mena dans son pauvre logis, je fus touchée de sa misère. J'avais dans ma tirelire une petite somme que j'économisais pour acheter une poupée. Et je dis à maman : « Petite mère, je ne veux pas de poupée, alors que le vieux Mathurin est si malheureux ; veux-tu, je lui porterai ma petite fortune ? »

Maman m'embrassa bien fort et je vis une larme couler sur sa joue. Aussitôt, j'allais porter sous la chaumière le fruit de mes économies. Comme j'étais heureuse ! Le monsieur qui s'appelle Anatole France a beau dire que j'ai fait une mauvaise action, ma conscience et le bon Dieu m'ont parlé avant lui et m'ont dit le contraire.

Je sais bien qu'un jour je fus témoin d'un spectacle qui me fit mal. Nous suivions la grand'route bordée de tilleuls, que tu connais ; un pauvre était là, couvert de haillons, appuyé sur une béquille.

Vint à passer le gros monsieur, qui habite à l'autre bout du village. Il est riche, il a la plus belle maison du pays, avec de magnifiques jardins.

Tous savent bien que c'est un « anticlérical » et papa dit même que c'est un franc-maçon. Il s'avançait le cigare à la bouche et les mains dans les poches.

Le malheureux lui demande l'aumône :

« Encore là, vous ! lui dit-il, allez donc travailler. »

Travailler ! ah ! bien oui, lui qui ne pouvait même pas rester debout.

Et le gros monsieur tira de son gilet une pièce de cinq centimes qu'il jeta dans la poussière sans même se baisser ni détourner la tête.

« Petite, me dit maman, ce n'est pas cela faire l'aumône. Apprends que ton aumône doit être accompagnée d'une bonne parole qui console et relève le malheureux. »

Puis, maman s'approche du pauvre homme; en voulant ramasser sa misérable obole, sa béquille était tombée.

Maman la lui rendit : « Mon brave homme, lui dit-elle ensuite, venez chez nous ; vous n'avez point mangé encore, n'est-ce pas ? »

Elle l'amena à la maison et elle-même lui servit un abondant repas.

Le malheureux pleurait de joie. Maman avait donc fait une mauvaise action ?

Ah ! vraiment, j'aime mieux encore les larmes du pauvre que le mot d'Anatole France.

Aussi, vois-tu, je n'ai rien compris au devoir et je n'ai point trouvé mon nom sur la liste des élèves admises à subir l'examen oral.

Mais je me résigne. Demain, je reverrai maman ; je lui montrerai ma copie. Je suis sûre qu'elle déposera sur mon front un tendre baiser et qu'elle m'aimera encore davantage.

Et toi, chère Yvonne, ne crains rien, je ne suis point brevetée. Mais je t'assure que je t'aimerai toujours, même quand je serai brevetée.

Ton amie qui t'embrasse affectueusement.

SUZANNE.

Anticléricalisme et socialisme

Nos socialistes de second ordre, ces meneurs genre Delory, Ghesquière et compagnie font de l'anticléricalisme à outrance — voir pour édification chaque numéro du *Travailleur* — ils en sont arrivés à ne plus faire que cela pour ainsi dire et tout au moins les questions économiques et sociales passent toujours en second plan.

C'est pour eux que nous donnons ci-après des citations qu'ils pourront méditer et qui ne paraîtront pas suspectes puisqu'elles émanent de socialistes de marque.

⁂

Ces « mangeurs de curés », les anticléricaux bourgeois ne se souciant pas d'être mangés par les ouvriers. L'anticléricalisme leur est une diversion commode par laquelle ils se concilient les faveurs du prolétariat contre les cléricaux, tout en détournant du capitalisme l'ardeur de leur fougueux allié. Tandis, en effet, que la démagogie anticléricale sévit dans les milieux socialistes, la politique ouvrière subit un arrêt prolongé : les lois sociales restent inachevées sur le chantier parlementaire...

RAOUL BRIQUET
Mouvement Socialiste, août 1902.

⁂

N'est-il pas triste, à la sortie d'une conférence où nous avons affirmé que le parti socialiste respecte toutes les croyances, d'entendre des compagnons — empruntant au répertoire de la bourgeoisie révolutionnaire ce qu'elle a de pire — entonner cet odieux couplet de la *Carmagnole*, que je n'ai jamais écouté sans dégoût ?

D'une manière générale, croient-ils que c'est en interdisant les processions, en défendant aux prêtres de porter la soutane, en organisant des dîners gras le Vendredi-Saint, en prenant ou en proposant des mesures d'exception contre les catholiques qu'ils font les affaires de la Révolution et qu'ils préparent l'avènement d'une société meilleure?

VANDERVELDE,
Député socialiste belge,
Enquête du *Mouvement socialiste*, fin 1902.

⁂

De même que les capitalistes chrétiens ne détestent pas d'entendre crier « A bas les Juifs » les financiers opportunistes ne trouvent peut-être pas mauvais que les socialistes s'égosillent à crier « A bas la calotte ! »

VANDERVELDE
Député socialiste belge.

L'INSTALLATION de M. l'Abbé Duriez
Curé de Fournes-en-Weppes

La chrétienne population de Fournes-en-Weppes a fait hier après-midi une magnifique réception à son nouveau curé, M. l'abbé Alfred Duriez, que venait lui présenter M. l'abbé Lengrand, doyen de La Bassée. Cette fête comptera parmi les grandes et belles cérémonies à rappeler dans l'histoire de la paroisse.

M. l'abbé Duriez devait être reçu à 3 h., à la ferme Cambron, à un kilomètre de l'église, sur la route de La Bassée, mais une quarantaine de cyclistes montés sur machines fleuries et ornées avec le meilleur goût, une quarantaine de cavaliers sur des chevaux vigoureux, garnis de housses de couleur, de cocardes et de fleurs, étaient allés jusqu'à La Bassée, au-devant du nouveau pasteur.

Sur la place de cette ville, au milieu d'une assistance sympathique, M. Lucien Delerue, président de la Jeunesse catholique, qui dirigeait avec M. Cambron les groupes de cyclistes et de cavaliers, adressa à M. l'abbé Duriez les paroles suivantes :

Monsieur le Curé,

La Jeunesse Catholique de Fournes vous adresse ses respectueuses salutations.

Vous ne vous étonnez pas, M. le Curé, de l'empressement que nous mettons à venir vous accueillir ; il est dans le rôle de la jeunesse de prendre les devants, et nous tenons, du reste à former, nous, jeunes gens de Fournes, dans le gros de l'armée catholique, comme une « avant-garde ».

Nous les premiers ! c'est notre devise ; non pas seulement pour la parade et à l'honneur comme aujourd'hui, M. le Curé, mais pour l'action et à la peine.

Les 40 jeunes gens, dont comme président j'ai l'honneur d'être ici le porte-voix, viennent vous apporter l'assurance d'un dévouement déjà couronné de quelques succès.

Nous ne sommes que d'hier, M. le Curé, déjà nous avons fait le coup de feu, et emporté certaines victoires, tout heureux de pareils résultats, tout confus de n'avoir connu que si tard notre force.

Nous avons été bien éprouvés depuis quelques semaines, M. le Curé, les départs successifs, et à si court intervalle de M. l'abbé Grare, notre inoubliable vicaire, et de M. l'abbé Rafin, notre distingué curé, eussent dû jeter parmi nous le désarroi!... Nous nous sommes ressaisis à la nouvelle de votre nomination. Nous avons appris que Mgr l'Archevêque nous envoyait un prêtre en valeur, choisi dans le clergé même de sa cathédrale. Nous eussions été difficiles, si, de suite, nous n'avions pas été rassurés.

Nous voici à votre disposition, M. le Curé. Nous ne demandons qu'à être vos auxiliaires dans la cause du bien, nous espérons faire bientôt l'objet de votre estime et de votre affection.

Les remerciements exprimés, M. l'abbé Duriez et M. le doyen Lengrand prirent place dans une voiture mise à leur disposition par M. Delassus et qui les conduisit, précédés des jeunes gens jusqu'à la ferme Cambron.

De la ferme à l'église les rues et les arbres étaient ornés de fausses-perles et de guirlandes; à toutes les maisons flottaient des bannières et le drapeau tricolore.

A trois heures, le cortège était massé au croisement des chemins, au bout de l'avenue de la ferme.

Quand M. le Curé y vint, revêtu du surplis et de l'étole, M. le comte d'Hespel, maire de Fournes, entouré des membres du conseil municipal, prit la parole en disant :

Monsieur le Curé,

Le premier Président de la République des Etats-Unis, le grand libérateur Franklin nous a laissé cette belle pensée.

« La plus noble question du monde, écrivait-il, est celle-ci : Quel bien puis-je faire ici ! »

C'est, nous le savons, M. le Curé, la question que vous vous posez en ce moment, c'est la haute préoccupation qui vous assiège aujourd'hui, à l'instant où vous venez parmi les habitants de Fournes, prendre possession de votre difficile mais glorieux ministère, et c'est aussi pourquoi le Conseil municipal se fait un devoir et un honneur de vous apporter, dans cette circonstance solennelle, le salut respectueux de la population tout entière.

Représentants d'une commune où le travail est en honneur, où, réunis en de nombreuses sociétés d'assistance, d'études professionnelles et d'émulation, les hommes de toutes conditions marchent résolument dans la voie du progrès et de la fraternité sociale, nous saluons dans votre personne, en même temps que le représentant de nos saines et salutaires croyances, un ouvrier résolu du bien, un apôtre convaincu de la fraternité chrétienne.

Soyez donc le bienvenu, monsieur le Curé, et, dans un temps où trop d'esprits égarés prétendent affranchir les intelligences et augmenter le bonheur du peuple en semant la haine jusqu'au fond des campagnes, en mettant en lutte ouverte et forcée les détenteurs de la puissance civile et les dépositaires de l'autorité religieuse, soyez persuadé que nous aurons à cœur de faire tout ce qui sera en notre pouvoir pour adoucir vos épreuves et pour vous aider dans l'accomplissement de votre mission bienfaisante.

Nous agirons ainsi, parce que nous estimons que, loin d'en être amoindrie, notre indépendance politique ne peut qu'en être plus dignement sauvegardée et accrue, parce que surtout, il est juste de reconnaître à tout le monde le droit de faire librement le bien et parce qu'en vous aidant à le faire durant de longues années dans notre commune de Fournes, Monsieur le Curé, nous avons la certitude d'honorer non seulement le zèle d'un bon pasteur, mais encore le dévouement d'un bon citoyen.

M. l'abbé Duriez remercia de tout son cœur M. le comte d'Hespel des paroles qu'il venait de prononcer et lui dit que son ministère était un ministère de paix et qu'il espérait contribuer pour sa part à entretenir l'union, la concorde et la fraternité dans la paroisse.

Une petite fille, Henriette Savaete, offrit un superbe bouquet au nom de l'école libre, pendant qu'une compagne, la petite Delbarre, s'exprimait ainsi :

Monsieur le Curé,

Combien nous sommes heureuses de venir offrir, au nom de l'école libre, nos meilleurs souhaits de bienvenue. Comme autrefois, Jésus, parcourant la Judée, vous jetez en ce moment sur nous un regard de prédilection. Nous sommes, en effet, cette portion chérie du troupeau que le divin Maître aimait tant à bénir et à caresser. Nous retrouvons en vous un Père qui nous aidera à marcher d'un pas assuré dans le chemin du ciel. C'est ce qui nous rend si chère votre arrivée parmi nous. Nous venons donc vous dire, avec confiance ; « Soyez béni, Monsieur le Curé, soyez heureux ! »

Sous le regard du Crucifix, dans notre chère école en apprenant à connaître et à aimer Jésus, nous apprendrons à aimer, à respecter son digne représentant, celui qu'il nous a donné pour Père de nos âmes. Nous vous promettons dès aujourd'hui, M. le Curé, de ne jamais vous faire de peine et d'être toujours des petites filles pieuses et dociles, afin de ménager à votre cœur les consolations du saint ministère.

Vos enfants respectueuses.
Les Petites filles de l'Ecole libre Jeanne d'Arc.

Puis ce fut le tour de Mlle Henriette Dhennin, qui parla au nom des jeunes filles de la réunion dominicale :

Monsieur le Curé,

« Béni soit celui qui nous vient au nom du Seigneur ! » C'est le cri qui jaillit de toutes nos âmes au beau jour de votre arrivée dans notre paroisse en fête.

Au nom de toutes les Enfants de Marie de la paroisse, au nom de notre Réunion dominicale, permettez-nous, M. le Curé, de vous exprimer nos meilleurs souhaits de bienvenue, et de déposer à vos pieds, avec nos hommages respectueux, nos meilleurs vœux pour le bonheur de votre ministère. Nous voulons y contribuer par notre piété et notre assiduité à nos réunions de chaque dimanche, par notre docilité à suivre vos conseils, et par notre fidélité enfin à remplir tous nos devoirs.

Nous demandons au bon Dieu, par l'intercession de Notre-Dame de Fournes, notre Patronne et notre Mère, de verser sur vos travaux la fécondité de ses grâces et de vous rendre heureux dans cette paroisse qui salue aujourd'hui en vous l'envoyé du Seigneur.

Après quelques mots de remerciements du nouveau pasteur, le cortège se mit en marche. En tête venaient les cyclistes et les cavaliers, puis la suisse, la croix de procession et les enfants de chœur, les groupes des fillettes des écoles libres, des jeunes filles de la réunion dominicale, costumées de blanc, portant des bannières, des corbeilles et des attributs, les dames de charité, les mères chrétiennes ; la société de secours mutuels, la société de musique, dirigée par son habile chef, M. Poulain et, exécutant les meilleurs morceaux de son répertoire, la société de tir, le conseil municipal au complet, le conseil de fabrique, le lutrin et les membres du clergé.

Parmi ceux-ci citons M. l'abbé Lohry, vice-doyen, curé de Loos ; M. l'abbé d'Halluin, curé d'Aubers ; M. l'abbé Bauduin, curé du Sacré-Cœur, à Lille ; M. l'abbé Trogeon, ancien vicaire à la cathédrale, curé d'Annœullin-St-Martin; M. l'abbé Teffin, curé de Sainghin; M. l'abbé Lallemand, ancien curé d'Illies ; M. l'abbé Ducourant, professeur au collège St-Jacques d'Hazebrouck ; M. l'abbé Locquet, vicaire de Fournes, qui avait assumé la charge de l'organisation de la cérémonie.

M. l'abbé Duriez avait à ses côtés M. l'abbé Lengrand, doyen de La Bassée, qui devait présider l'installation, et Mgr Delassus, prélat de la maison de Sa Sainteté, chapelain de Notre-Dame de la Treille, à Lille.

Les chants du lutrin et les morceaux de la musique alternaient sur le parcours.

Dans la foule on remarquait, mêlés aux paroissiens de Fournes, de nombreuses personnes de Cambrai, de Lille, de Loos, dont la présence constituait une marque de sympathie envers M. l'abbé Duriez, qui, né à Loos, avait exercé son ministère dans les deux autres villes.

Au seuil de l'église, un enfant de chœur, portant les clefs sur un coussin, s'approche et M. Lebargy, président du Conseil de Fabrique, prononça l'allocution suivante :

Monsieur le Curé,

Le président et les membres du Conseil de fabrique vous présentent leurs respectueux hommages.

Avant même de vous laisser franchir le seuil de cette église, avant de vous en remettre les propriété, l'usage et la garde par la tradition des clefs, nous tenons à vous assurer de notre entier dévouement et à vous adresser notre profession de foi.

Il y a quelques semaines à peine, Monsieur le Curé, vous auriez trouvé fermées et barricadées ces portes, aujourd'hui ouvertes toutes grandes pour vous recevoir. C'est vous dire que le conseil de fabrique de Fournes était aussi conscient de son devoir que décidé à l'accomplir. Cette église, Monsieur le Curé, est *notre* église. Ce sont nos pères qui l'ont bâtie; ils nous l'ont laissée comme un « héritage sacré », comme un souvenir muet et éloquent à la fois, de leur attachement à la religion catholique.

Nous avons accepté l'héritage, Monsieur le Curé, c'est un lieu de famille, c'est donc notre propriété. Nous ne reconnaissons à nul autre qu'à nous-mêmes, catholiques de Fournes, aucun droit sur cet immeuble. Toute prétention, tout acte en sens contraire, seraient réputés et qualifiés par nous, d'usurpation et de vol.

Nous avons aussi accepté l'enseignement qui se dégageait de ce souvenir pieux, laissé par nos ancêtres. Comme eux nous sommes restés et resterons toujours inviolablement attachés à la Foi catholique, parce que, comme eux, nous avons compris que des règles de la Religion, dépendait non seulement notre bonheur dans une vie future, mais notre bonheur dans la vie présente.

Aussi, comme ils se levèrent jadis pour défendre leur Eglise contre l'invasion des *Gueux* ainsi, nous, leurs fils, nous nous sommes levés pour la défendre contre les *Gueux* d'aujourd'hui, et à ceux qui pourraient s'étonner de ce langage et de notre récente conduite, nous répondrions : outre que nous voulions être dignes de la confiance de nos aïeux, nous ne voulions pas, nous catholiques de Fournes, être au-dessous de la réputation des païens eux-mêmes qui au jour où ces choses sacrées étaient menacées, savaient se lever en masse *pro aris et focis*, « pour leurs autels comme pour leurs foyers ! »

Monsieur le Curé, recevez ces clefs, et par elles, recevez de notre Eglise, comme je le disais plus haut : la garde, l'usage; j'ai ajouté la *propriété*, et j'ai assez dit *qu'il* nous appartenait à nous seuls de vous la transmettre.

Soyez le maître aimé et vénéré de cette église où nous voulons de toute la force de notre âme que nos enfants soient toujours baptisés et fassent leur première communion; où nous voulons que nos fils et nos filles aillent toujours recevoir ce sacrement qui, seul, peut faire de leur union un mariage honnête et valide; où nous voulons nous-mêmes un jour recevoir la sépulture chrétienne.

Monsieur le Curé, votre prédécesseur, cet homme d'énergie que nous regrettons toujours, avait travaillé au prix des plus durs chagrins et au milieu des plus acharnées contradictions à réveiller en nous ces sentiments dont je viens de vous donner l'expression si nette. Il a acquis par là un titre impérissable à notre reconnaissance. Continuez son œuvre, nous vous en supplions, M. le Curé. Si un jour d'ailleurs, dans la continuation de cette œuvre vous rencontrez comme lui des ennuis, soyez persuadé que vous trouverez en nous non seulement des approbateurs, mais des soutiens, des auxiliaires et des défenseurs.

Comptez sur nous, Monsieur le Curé : la paroisse de Fournes vous donne, en ma personne, l'assurance de son dévouement, et j'ajoute, l'assurance de son inviolable fidélité au prêtre catholique romain que vous êtes, à Mgr l'Archevêque, à notre Saint-Père le Pape, à Jésus-Christ, notre Dieu !

M. l'abbé Duriez, ayant dit à M. le Président du Conseil de fabrique combien il était touché des sentiments qu'il exprimait, fit son entrée dans l'église et la cérémonie d'installation commença par la lecture de la profession de foi.

M. l'abbé Lengrand monta en chaire et, après avoir parlé de M. l'abbé Rafin et du successeur que lui donnait Mgr l'Archevêque, indique quel était le sens des différentes démarches prescrites par la liturgie qu'allait faire le pasteur au tabernacle, à la cloche, aux fonts baptismaux, au confessionnal, en chaire, à la stalle du chœur.

En chaire, M. l'abbé Duriez adressa au peuple confié à ses soins et à son dévouement quelques paroles de remerciements et de reconnaissance. Il rapporta au Dieu de l'Eucharistie tout l'honneur qui venait de lui être fait et eut un mot particulier pour chacun de tous ceux qui avaient voulu le combler. Il dit ses appréhensions, mais sa confiance et exposa qu'il voulait être avant tout un instrument de paix, de bonheur et de salut.

J'ai eu le bonheur durant ma vie, dit enfin M. le curé de Fournes, d'être successivement l'enfant et le serviteur de N.-D. de Grâce.

En m'éloignant aujourd'hui, non sans chagrin, de la Vierge si aimée de Cambrai, j'ai la consolation de me rapprocher de celle non moins aimée de Loos.

Mais, par dessus tout, j'ai le grand bonheur et la bonne fortune de me retrouver ici avec vous aux pieds de N.-D. de Fournes, la patronne de cette paroisse.

Eh bien ! mes Frères, avec vous je salue cette bonne Mère. *Ave Maria* : avec vous, je me consacre à elle et je lui confie ma faiblesse et mes travaux.

Au pied de sa statue comme devant le tabernacle de son Fils, je viendrai prier pour vous, car la prière est le bien par excellence, qui unit et rattache pour toujours. Et dans cette prière quotidienne, sans rien enlever à l'affection que je vous dois, je joindrai le souvenir de ceux que j'ai rencontrés dans ma vie de prêtre, et auxquels mon cœur s'est attaché.

Je leur resterai toujours fidèle comme je vous resterai fidèle. Les liens d'aujourd'hui et de demain ne briseront pas les liens d'hier.

C'est ainsi qu'unis en Dieu et par Dieu, nous resterons unis malgré les séparations et qu'après nous être aimés sur la terre, nous irons nous aimer pour toujours dans le Ciel. Ainsi soit-il.

La cérémonie de l'installation de M. le curé de Fournes se termina par un salut solennel, au cours duquel on entendit les chants parfaitement exécutés par la maîtrise de la paroisse, accompagnée à l'orgue par M. Deléval.

⁂

Aussitôt en fonctions, M. le curé de Fournes, par une heureuse coïncidence, eut à baptiser le premier fils de M. le comte d'Hespel, maire de la commune.

Les cavaliers et les cyclistes allèrent chercher au château M. le Maire, l'enfant et les personnes qui devaient lui servir de parrain et marraine.

Le nouveau-né fut nommé Christian et eut pour parrain M. Hubert d'Hespel, son oncle, pour marraine — procuration ayant été donnée, — Mme la comtesse de Guitaut, son aïeule.

JEUNESSE CATHOLIQUE
Congrès de Raismes

Hier a eu lieu à Raismes un Congrès de Jeunesse, prélude d'un Congrès plus important encore qui aura lieu au mois d'août prochain, sous la présidence de M. le vicaire général Lobbedey.

⁂

Le Congrès annoncé pour le dimanche 1er juillet s'est ouvert à 9 heures 1/2, au cercle St-Joseph, sous les plus heureux présages. 50 hommes et jeunes gens représentant les plus importantes communes du canton de Saint-Amand, pour assister à la séance de travail. M. Eugène Delcourt salue les congressistes en quelques mots émus.

Des rapports très intéressants sont présentés par MM. Eugène Dejoue sur les œuvres de foi ; Louis Noël, sur les œuvres de mutualité ; Gilbert Lobel, sur les œuvres de presse. Ils donnent l'occasion de discussions pratiques auxquelles prennent part les correspondants présents.

M. Delcourt-Haillot résume ces rapports, met au point la discussion avec une précision et une netteté remarquables.

M. Henry Barbry parle du journal *la Jeune Garde* et de l'Œuvre des Conscrits de la Jeunesse Catholique. Il donne à ce sujet des renseignements intéressants dont on fera profit, nous n'en doutons pas.

Puis, sur l'invitation de M. Delcourt-Haillot, le sympathique président du Comité de Lille donne les grandes lignes du pèlerinage annuel de la Jeunesse Catholique du Nord.

La séance est levée à midi et demi,

Le Banquet

Tandis que la grande majorité des congressistes s'éparpille dans la forêt pour y prendre un frugal dîner champêtre, les autres se dirigent vers l'hôtel de la Clef d'Or où un repas très bien servi les attendait.

Au dessert des toasts ont été portés par MM. Delcourt-Haillot, président de la Fédération de la J. C. de l'arrondissement, Henry Barbry, président du Comité central de Lille et Louis Raux, président de la J. C. de Raismes.

La plus franche gaîté n'a cessé de régner pendant le repas.

Les congressistes se retrouvent dans le parc de M. Henri Mabille de Poncheville que le propriétaire a mis gracieusement à la disposition de la Jeunesse Catholique.

A 3 h. 1/2, on se dirige vers le salon Dumoulin, rue de Vicoigne, où doit avoir lieu la séance solennelle de clôture du Congrès.

La Conférence

300 personnes se pressent dans la salle.

La réunion a lieu sous la présidence d'honneur de M. l'abbé Loubert, curé de Raismes et la présidence effective de M. Delcourt-Haillot.

Après la prière récitée par M. le Curé de Raismes, le président donne la parole à **M. Louis Raux**.

Celui-ci expose d'une façon saisissante l'œuvre de la Franc-Maçonnerie depuis 25 ans, et cite les différentes étapes qu'elle a parcourues avant d'arriver au triomphe; il prouve que les Francs-Maçons n'ont reculé devant aucun moyen, fût-il des plus vils, pour arriver à ses fins.

En terminant, il demande aux « Jeunes » de s'unir plus que jamais pour lutter contre la Maçonnerie.

Un tonnerre d'applaudissements a prouvé à l'orateur que son conseil serait suivi.

M. Louis Arrockx, vice-président du Comité Central de Lille, a ensuite la parole pour traiter de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat.

L'orateur montre l'esprit de guerre à la

FEUILLETON N° 15

MUGUETTE
Par Jeanne de Coulomb

Germaine garda le silence. Pascal se leva et s'inclinant devant la baronne :

— Madame, vous avez entendu Mlle Cybard. Après de telles paroles, je n'ai qu'à me retirer.

— Je suis désolé de ce qui arrive, balbutia la jeune veuve. Ma sœur est un peu vive... Demain peut-être, elle regrettera cette minute d'emportement...

— Je ne regretterai rien... interrompit Germaine sèchement.

Pascal prit son chapeau, placé auprès de lui, et il s'éloigna.

La baronne Margote le rattrapa à la porte du parc.

— Voyons, M. Bernadet, dit-elle un peu essoufflée, ne prenez pas cet incident au tragique. Germaine a agi en enfant gâtée, mais la nuit porte conseil... Lorsqu'elle aura réfléchi, elle reviendra sur sa décision...

— Je ne reviendrai pas sur la mienne, Madame.

Il ne me convient pas de jouer, en cette circonstance, le rôle de pis aller...

La baronne soupira : elle craignait que sa sœur ne lâchât la proie pour l'ombre...

— Demain, dit-elle, nous vous renverrons la bague et vos présents, Monsieur...

Pascal esquissa un geste qui signifiait : « Oh ... peu importe ... » et il se perdit dans l'obscurité du chemin...

La jeune veuve revint vers Germaine : celle-ci, à demi couchée dans un fauteuil, mordillait son mouchoir de fine batiste.

— Le pauvre garçon, dit la baronne, il avait la figure décomposée...

— Bah... L'orgueil seul est blessé chez lui ... Il ne m'épousait que par dépit parce qu'il croyait au prochain mariage de Muguette...

— Alors, tu penses qu'il aime cette jeune fille?

— J'en suis convaincue; mais à présent que la petite est millionnaire, elle ne sera pas pour lui ... Tous les jeunes gens des environs vont monter à l'assaut ...

— En attendant, tu as fait une bêtise, toi.. Le parti n'était pas si mauvais, en somme.. Tu auras de la peine à retrouver l'équivalent ...

— Nous verrons bien...

— Si, encore, ta marraine s'était montrée plus généreuse... Pourquoi nous a-t-elle dit, à son lit de mort, que nous serions satisfaites de la part qu'elle nous attribuait ?...

— Cinquante mille francs !.. Une belle dot, ma foi !... Autant dire que je n'ai rien !

— Et alors?

Mlle Cybard se tourna vers sa sœur aînée :

— Je suivrai ton exemple, dit-elle, avec un sourire froidement ironique.

La baronne Margote eut un léger frisson, comme si elle pensait qu'on achète bien cher certaines fortunes ; mais elle n'eut pas le courage d'avouer sa subite angoisse.

Les deux femmes n'avaient jamais ouvert leur cœur à la divine lumière : la religion se réduisait pour elles à quelques pratiques machinales, sans effets réflexes sur leur vie... Un seul bien leur paraissait enviable : la richesse, et pour l'atteindre, aucun obstacle ne les rebutait..

. . . .

Pascal courait presque dans la nuit; tout à coup, son pied heurta une racine d'arbre : il dut se raccrocher à une branche pour ne pas tomber.

La secousse l'obligea de s'arrêter : il était auprès de la fontaine où, un jour, il avait rencontré Muguette dans sa robe d'azur.

Il s'assit sur un bloc de rocher pour mettre un peu d'ordre dans ses pensées : son cœur bouillonnait de colère !... Il s'en voulait d'avoir cru à l'amour de Germaine et de s'être laissé prendre à une misérable comédie...

Pour cette enfant sans cœur, il avait brisé sa vie, creusé un abîme entre Muguette et lui...

Et il revoyait toujours la lèvre méprisante le regard dur de la jeune fille, surtout le geste qui le balayait de sa présence.

Au premier moment, son orgueil meurtri parla seul; il souffrit d'être traité en nonvaleur, mais, bientôt, dans l'ombre épaisse, une sensation nouvelle d'allègement et d'espérance l'enveloppa. Libre, il était libre !... Sans remords, il pouvait songer à Muguette !

Il se souvint alors de ce que celle-ci lui avait dit, à cette place même...

Comme Mme Bernadet, elle redoutait pour lui l'oisiveté, la vie trop facile, l'or coulant entre les doigts...

Et elle avait eu le courage de lui jeter la vérité au visage... Elle aimait trop ses amis pour les flatter!

Quelle différence avec l'autre?

Germaine représentait le monde avec ses hypocrisies, son besoin de plaisir et d'argent et aussi ses trahisons, ses petites perfidies.

Muguette incarnait la vie chrétienne où les œuvres accompagnent la foi, où toute action, toute parole, toute pensée même est soumise à cette idée : « Dieu me voit et m'écoute. Comment dois-je agir pour accomplir Sa Sainte Volonté? »

De ce contraste, la leçon jaillissait avec une évidence qui valait mieux que les enseignements les plus élevés.

Pascal se sentait tout à coup fortifié dans ses croyances et ses principes : un instant, il avait eu la folie de s'embarquer sur l'une de ces galères, décorées de roses, dont parlent les vieux contes, qui attirent les imprudents par leurs dehors enchanteurs et ne les conduisent pourtant qu'aux séjours de ténèbres.

On le jetait par-dessus bord comme un passager inutile, et, dans la nuit, il se débattait au milieu des eaux limoneuses, cherchant la rive.

Muguette serait la claire lumière qui lui permettrait d'atterrir; il reprendrait pied dans l'honnête existence du travailleur; il ne se contenterait pas d'accroître son bien-être, mais il chercherait surtout à acquérir une salutaire influence sur les humbles qui l'aideraient dans sa tâche.

A son retour d'Amérique, l'esprit encore tout plein des intérieurs de milliardaires, Pascal s'était apitoyé sur lui-même. Il s'était comparé à un prisonnier enchaîné à sa geôle.

Maintenant, sa courte expérience du monde le renvoyait à ses métiers, écœuré, mais plus fort pour la lutte, et tout seul, auprès du mince filet d'eau qui semblait couler du col renversé d'une amphore, il sentait pour la première fois une joie sacrée à la pensée de reprendre la tradition des Bernadet.

Jusqu'ici, tout à son propre changement de vie, Pascal n'avait pas songé à la nouvelle situation de Muguette. Machinalement, il associait la jeune fille à ses projets d'avenir !...

Tout à coup, il se souvint...

Muguette était riche, très riche... A cette pensée, il éprouva l'impression qu'une main de fer l'étreignait, le jetait à bas de ses espérances.

— Trop tard ! murmura-t-il, j'ai passé à côté de mon bonheur ! Et je ne puis accuser personne de ma peine... Je n'ai pas su me plaire dans le milieu où Dieu me plaçait... J'ai rêvé d'une autre existence... C'est ma faute, ma très grande faute !

Autour du jeune homme, les fougères frémissaient; un rayon de lune transformait en diamants les gouttelettes de la source.... Tout était calme.

Et ce calme même rappelait encore Muguette à Pascal... Il se la figura, descendant le sentier, baignée de clartés opalines : elle n'était plus triste comme le jour où il l'avait rencontrée : elle souriait au contraire...

Et ce sourire voulait dire peut-être :

— Pascal !... je n'ai jamais aimé que vous ?

Mais le jeune homme poussa bien loin de lui la douce vision tentatrice.

— Si je demandais sa main, à présent, pensa-t-il, je me mépriserais moi-même !

Et bravement, pour ne pas céder à l'attendrissement qui le gagnait, il se leva et reprit la route d'Agen.

Mme Bernadet veillait encore dans le bureau lorsqu'il rentra : il essaya de traverser le corridor sur la pointe des pieds, mais elle l'entendit et ouvrit la porte.

— Je ne voulais pas me coucher avant de t'avoir vu, dit-elle. Eh ! bien ? Comment les choses se sont-elles passées ?

— On m'a tout simplement signifié mon congé...

Mme Bernadet fit un lent signe de croix.

— Que Dieu soit béni ! murmura-t-elle. Je redoutais pour toi ce mariage... Il paraît que j'avais raison...

— Tu as toujours raison, maman...

— Volontiers, je chanterais *alleluia* comme le jour de ta naissance.

— Maman, je te [illegible]... Dès demain, je reprendrai ma place ici !